

Université et société / Prof. André Tuilier. — Extrait de :
Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 7-
8 (1995), pp. 261-271.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Universités. II. Développement social.

PER L1044 / FP63327P

UNIVERSITÉ ET SOCIÉTÉ¹

Prof. André TUILIER²

Pour traiter un sujet aussi vaste, il faudrait nécessairement plusieurs heures. Toutefois nous croyons pouvoir évoquer en quelques mots certains problèmes posés par les rapports entre l'université et la société. Pour ce faire, nous aborderons le sujet sous trois aspects différents : un aspect historique qui évoquera brièvement les grandes étapes de l'institution universitaire en Orient et en Occident depuis l'Antiquité, un aspect philosophique et épistémologique qui précisera les liens entre l'enseignement supérieur et les connaissances du temps en fonction du développement de la société aux différentes époques de son histoire, enfin un aspect prospectif qui nous permettra d'examiner dans quelle mesure cet enseignement est susceptible d'exercer une influence réelle sur la vie politique et sociale de notre temps.

1. Conférence donnée à la Faculté de Philosophie et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Esprit de Kaslik.

2. Docteur ès lettres, directeur honoraire de la Bibliothèque de la Sorbonne, président des Amis de l'USEK, et conseiller académique du recteur de l'USEK.

L'histoire de l'institution universitaire a des origines lointaines dans le Proche Orient ancien. S'il faut admettre avec certains que l'Académie de Platon se réunissait à Athènes à l'endroit même où un Phénicien était venu s'établir en Grèce, on comprendra comment l'enseignement philosophique est étroitement lié au départ à l'expansion sémitique dans le bassin méditerranéen. Au demeurant, avant Socrate et Platon, les écoles philosophiques de Grèce et d'Asie mineure devaient beaucoup aux Phéniciens qui sont à l'origine de l'alphabet grec. Mais leur enseignement reflète déjà dans son contenu scientifique et épistémologique la société du temps. Dans le sillage des Sémites, il révèle l'essor balbutiant des sciences expérimentales et des connaissances rationnelles nécessaires au développement industriel et commercial des cités grecques qui entretiennent par la mer des liens étroits avec l'Orient et l'Occident méditerranéens.

Mais, au début du V^{ème} siècle avant J.-C., l'invasion perse en Grèce freine le développement des villes d'Asie mineure et la résistance victorieuse opposée par Athènes aux envahisseurs assure désormais l'hégémonie politique et culturelle de cette ville, qui jouit désormais de la primauté dans le monde grec. Athènes crée rapidement un empire continental et maritime et les échanges qu'elle entretient avec les autres cités grecques font d'elle le centre intellectuel du monde méditerranéen. Elle accueille alors les philosophes et les rhéteurs indispensables à la vie politique et économique de la cité. Les rhéteurs sont les sophistes qui tiennent école pour former la jeunesse étudiante et dont Protagoras sera le type accompli. Habiles à manier les concepts, ils enseignent la rhétorique, c'est-à-dire l'art du beau langage ; mais, ce faisant, ils apprennent aussi à leurs auditeurs qui seront des hommes d'affaires ou des responsables politiques, les moyens de duper leur clientèle en se servant des artifices de la langue. C'est pourquoi le nom de sophiste prendra un sens péjoratif en désignant des orateurs qui trompent leur public par des arguments fallacieux.

Le discours des sophistes sera critiqué par Socrate, qui introduit dans son enseignement la philosophie proprement dite en provoquant une réflexion métaphysique et morale sur l'homme qui était encore latente auparavant. Cette réflexion inspirera dans la première moitié du IV^{ème} siècle la pensée de Platon, qui groupera ses disciples à l'Académie en opérant une synthèse entre les deux courants qui s'étaient manifestés auparavant dans la philosophie grecque, le courant scientifique et rationnel des écoles

présocratiques d'une part, et le courant philosophique proprement dit qui tend à dépasser l'interprétation de la nature pour réfléchir sur l'homme et sa destinée d'autre part. À ces deux courants, il faut joindre une réflexion de caractère politique, qui occupe une grande place dans l'enseignement de Platon.

L'œuvre de Platon sera complétée par celle d'Aristote, dont l'inspiration scientifique et philosophique reprendra sous un autre aspect tous les thèmes de l'enseignement platonicien : un enseignement scientifique avec la *Physique* et les traités d'histoire naturelle du philosophe, un enseignement proprement philosophique avec la *Métaphysique* et les œuvres morales et un enseignement social et politique avec la *Politique*. Tels sont les principaux thèmes abordés par Aristote au *Lycée*, à l'endroit que celui-ci avait choisi pour dispenser ses cours à ses étudiants.

On constate dès lors que les deux grandes écoles philosophiques d'Athènes au IV^{ème} siècle, l'Académie d'une part et le Lycée d'autre part, qui constituent ce qu'on peut appeler l'enseignement supérieur de l'époque, ont des préoccupations très voisines en dépit de leurs divergences à beaucoup d'égards. Dans leur conception épistémologique du savoir, c'est-à-dire dans leur manière d'appréhender le réel et le problème de la connaissance, elles distinguent trois ordres différents : les sciences proprement dites que nous appelons aujourd'hui les sciences exactes, les sciences de l'homme et les sciences de la société. À cette distinction tripartite, il faudrait ajouter la médecine, qui s'était illustrée dans le monde grec au V^{ème} siècle avec Hippocrate. Celui-ci avait fondé son enseignement sur l'observation et il doit beaucoup aux conceptions scientifiques et épistémologiques de la société de l'époque.

Mais la place donnée à la métaphysique et à la politique à l'Académie et au Lycée révèle une certaine pause dans l'essor des sciences exactes par rapport aux présocratiques. Le fait est lié à la décadence de la cité athénienne, dont les premières manifestations apparaissent à la fin du V^{ème} siècle avant J.-C. C'est dire que l'enseignement supérieur de l'époque reflète étroitement la crise de la société dans laquelle il se trouve. En dépit d'exceptions brillantes, les mathématiques et les sciences de la nature ne peuvent se développer aussi rapidement qu'auparavant, parce que cette crise marque un temps d'arrêt dans l'essor des forces économiques et sociales susceptibles de favoriser les découvertes. En revanche, la décadence de la

société athénienne favorise l'essor des sciences humaines et des sciences sociales, parce qu'elle incite le citoyen à réfléchir sur son destin individuel et collectif.

Pour la philosophie proprement dite, les dialogues de Platon et *la Métaphysique* d'Aristote ne cesseront d'inspirer jusqu'à nos jours notre connaissance de l'homme, de ses origines et de sa finalité propre en permettant à l'enseignement universitaire de renouveler perpétuellement nos conceptions sur le sujet. Quant aux sciences politiques et sociales, elles bénéficieront toujours des conceptions originales de la *République* de Platon et des analyses rigoureuses de la *Politique* d'Aristote. On sait notamment l'influence que ces analyses exerceront en Europe occidentale à partir de la fin du Moyen Âge. Mais avant même cette période, il faut citer pour les sciences politiques et sociales l'enseignement du droit dans les universités du Bas-Empire romain. Le rôle historique des écoles de Rome, de Constantinople et de Beyrouth est bien connu pour cet enseignement. Mais quelle qu'en soit l'importance, celui-ci atteste à sa manière le déclin de la civilisation antique à son époque. S'il peut être novateur à certains égards, l'enseignement du droit n'en est pas moins conservateur dans la mesure où son caractère déductif et normatif tend à figer l'état de la société dans les structures et les mentalités du passé.

D'une façon générale, il en sera de même des Universités de Constantinople et d'Alexandrie, qui maintiendront à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge les structures scolaires dans la tradition de Platon et d'Aristote sans toujours donner un nouvel essor aux sciences proprement dites. À partir du VI^{ème} siècle d'ailleurs, leurs conceptions épistémologiques sont entièrement soumises au dogme ecclésiastique qui constitue le fondement de l'interprétation du monde dans la société byzantine. Aussi bien, avant de disparaître en 1453, cette société sera trop conservatrice pour susciter un enseignement novateur. Quand l'Université de Constantinople atteindra son apogée aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, elle se contentera principalement de commenter les œuvres de Platon et d'Aristote, sans renouveler leurs perspectives scientifiques ou expérimentales. Elle reflétera donc à sa manière les structures de la société du temps.

Plus intéressantes pour l'histoire des rapports entre l'Université et la société apparaissent les écoles syriaques d'Édesse et de Nisibe, qui devaient servir d'intermédiaire principal entre la pensée grecque et la science arabe.

Même si elles ont une mission théologique au départ, ces écoles entreprendront rapidement la traduction des traités des savants et des philosophes grecs et l'œuvre considérable qu'elles accompliront à cet égard contribuera à l'essor scientifique des premières universités musulmanes, parmi lesquelles il faut citer l'Académie de Bagdad sous les Abbassides au IX^{ème} siècle. Le fait mérite d'être souligné pour le sujet que nous traitons. Cette académie coïncide avec l'apogée de la civilisation musulmane en Orient et l'intérêt qu'elle porte à la science et à la médecine grecques montre, s'il en était besoin, que l'enseignement universitaire favorise en priorité les progrès de ces disciplines quand la société est en expansion.

Pour le Moyen Âge occidental, la situation est plus complexe. Il faut préciser d'abord que les fondations universitaires y seront plus tardives que dans l'Orient grec ou arabe. C'est que l'Occident des premiers siècles du Moyen Âge est essentiellement une civilisation rurale où les villes dignes de ce nom n'existeront pratiquement pas avant le début du XII^{ème} siècle. Avant cette époque, Rome elle-même n'est qu'une simple bourgade où les chèvres et les moutons broutent dans les ruines du forum. En dehors des écoles médicales de Salerne et de Montpellier, la première Université du monde occidental est l'Université de Bologne, fondée en 1158 par l'empereur d'Allemagne, Frédéric 1^{er} Barberousse. Encore cette université n'a-t-elle qu'une mission juridique au départ. Soucieux de restaurer le droit romain dans ses États, l'empereur se contente d'introduire un enseignement juridique dans l'établissement universitaire dont il est le fondateur. D'ailleurs, cet établissement est une institution étatique voulue par le pouvoir et, tout en étant réel, son magistère intellectuel est limité à ce sujet.

Il en sera différemment de l'Université de Paris, qui sera créée quelques années plus tard à la fin du XIII^{ème} siècle. Reconnue successivement par le roi de France, Philippe Auguste, en 1200, et par le pape Innocent III, en 1215, cette université est née de la corporation des maîtres et des étudiants parisiens, qui enseignaient d'une manière individuelle dans l'île de la Cité autour de la cathédrale Notre-Dame qu'on édifiait à l'époque. En raison du caractère corporatif et privé de cet enseignement, la première Université de Paris reflète des préoccupations intellectuelles et pédagogiques qui ne sont pas officielles et qui ne représentent pas de ce fait la société établie de l'époque.

C'est ainsi que, dès le début du XIII^{ème} siècle, malgré les interdits

réglementaires des autorités ecclésiastiques et de la papauté, les maîtres et les étudiants parisiens dans les disciplines profanes favorisent la diffusion de la philosophie naturelle d'Aristote, c'est-à-dire des traités scientifiques du Stagirite qui contredisent l'enseignement de l'Église, dans la mesure où ils récusent les fondements du dogme chrétien. Mais le dynamisme de la corporation universitaire parisienne est tel qu'il entraîne dans son sillage les professeurs des autres disciplines en exerçant une influence profonde sur la société du Moyen Âge occidental qui est à son apogée au début du XIII^{ème} siècle. Successivement, les théologiens, les médecins et les juristes qui enseignent à Paris s'agrègent à cette corporation dont l'enseignement philosophique et scientifique attire de nombreux maîtres et de nombreux étudiants. Les religieux, qui étudient la théologie et qui sont nombreux dans la capitale de la France, bénéficient eux aussi de cette atmosphère intellectuelle particulièrement féconde et il faut citer parmi eux le franciscain Roger Bacon, le plus grand savant du Moyen Âge occidental qui séjourna à Paris à cette époque.

Mais la *logique*, la *Métaphysique* et la *Politique* d'Aristote font également leur entrée dans l'enseignement universitaire de la capitale de la France au XIII^{ème} siècle. Leur rôle sera particulièrement important dans la réflexion philosophique et théologique à partir de 1250, au moment où le Moyen Âge occidental entre dans une période de crise après avoir connu une expansion constante au point de vue intellectuel et culturel depuis un siècle et demi. Pour sa part, la doctrine d'Aristote dans toutes ses dimensions éthiques et métaphysiques inspire la pensée de saint Thomas d'Aquin, le plus grand théologien et le plus grand philosophe du Moyen Âge occidental. En opérant une synthèse entre l'aristotélisme et le christianisme dans son enseignement universitaire, frère Thomas d'Aquin de l'ordre dominicain a assurément donné à l'Église et au monde une œuvre qui devait marquer la pensée théologique de la chrétienté latine pendant plusieurs siècles. Mais, pour remarquable qu'elle soit dans son adaptation de la logique et de la métaphysique d'Aristote au christianisme, cette œuvre n'en est pas moins un aboutissement qui devait empêcher le renouvellement de la dogmatique ecclésiastique et de la philosophie occidentale pendant longtemps. Inspiré par les solutions géniales que saint Thomas donnait aux problèmes posés par la révélation chrétienne, on s'en remettra trop souvent à l'autorité du Docteur angélique sans explorer des voies nouvelles à cet égard. C'est dire que la

réflexion philosophique et théologique de l'enseignement universitaire parisien ne devait pas empêcher la crise de la société médiévale à partir de la fin du XIII^{ème} siècle. Elle accompagnait au contraire cette crise naissante dont elle reflétait les aspirations contradictoires.

De toute manière, cette réflexion révèle précisément le mal qui ronge la société du Moyen Âge tardif dans la mesure où elle en arrive un peu plus tard à nier la possibilité pour la raison de connaître le réel et où elle préfigure à ce sujet la phénoménologie moderne. D'un autre point de vue, la *Politique* d'Aristote, dont l'influence ne cesse de croître dans l'enseignement à Paris et dans les universités nouvelles qui se créent à partir du XIII^{ème} siècle, atteste également à sa manière la crise profonde de l'Europe de l'époque. Les théologiens et les laïcs retiennent principalement de cette œuvre du Stagirite l'harmonie qu'elle exige du corps social et, après avoir constaté que cette harmonie est brisée dans l'Église par le Grand Schisme d'Occident, ils contestent systématiquement l'autorité du pape et des évêques qu'ils estiment contradictoire avec l'Évangile et les idées d'Aristote.

C'est dans cet esprit que l'enseignement universitaire devait aborder la Renaissance et la Réforme. Assurément, la Renaissance apparaît à beaucoup d'égards comme une période d'expansion économique et sociale qui se traduit dans les universités européennes par un renouveau d'intérêt pour les sciences et la médecine. Abandonnant la scolastique traditionnelle fondée sur l'aristotélisme chrétien, ce renouveau bénéficia de la critique des textes importées d'Orient par les savants byzantins, qui avaient fui l'invasion turque, pour renouveler profondément leurs méthodes et répondre, comme on dirait aujourd'hui, à la demande sociale. Ces méthodes introduisent dans l'enseignement universitaire une rupture avec la pensée médiévale qui avait pris l'habitude de raisonner avec des concepts sans lien avec le réel. La pédagogie prend dès lors un caractère concret qui favorise l'essor des sciences et de la médecine par l'intermédiaire de la diffusion des textes imprimés.

Mais cette pédagogie d'un type nouveau devait rencontrer des obstacles dans les disciplines philosophiques et théologiques, où elle mettait en cause le dogme ecclésiastique et la représentation du monde qui en était la conséquence. Les obstacles se concrétiseront avec la Réforme protestante qui introduira par l'intermédiaire de la Bible imprimée diffusée largement dans le public une interprétation critique du texte sacré incompatible avec l'idée

qu'on s'en faisait auparavant. Le conflit sera d'autant plus violent dans l'enseignement universitaire de la philosophie et de la théologie que cette critique textuelle compromettrait les privilèges corporatifs des maîtres en les privant des méthodes pédagogiques indispensables au maintien de leur pouvoir et de leur raison d'être dans la société. C'est dire que, si la Renaissance devait être singulièrement féconde pour les découvertes scientifiques et les fondements du savoir, ses effets seront beaucoup plus limités dans l'enseignement universitaire des disciplines philosophiques. Quant à la Réforme, elle permettra exclusivement d'entrevoir les problèmes épistémologiques posés par cet enseignement, sans qu'il soit possible de les résoudre à l'époque.

Il en sera de même au XVII^{ème} siècle où la philosophie de Descartes et les découvertes scientifiques du temps resteront longtemps étrangères aux préoccupations universitaires. À Paris, l'Université, étroitement soumise au roi, s'opposera pendant longtemps à l'enseignement du cartésianisme et de la médecine nouvelle qui s'inspirait des méthodes expérimentales en plein essor. Cependant, une évolution se fait sentir à la fin du XVII^{ème} siècle. À cette époque, la philosophie de Descartes fait largement son entrée dans l'enseignement universitaire où elle est enseignée par de nombreux maîtres parisiens. Elle révèle au point de vue épistémologique l'éveil de la raison critique et le fait est significatif de la crise politique qui marque la fin du règne de Louis XIV et de son absolutisme. En Angleterre au contraire, la physique est définitivement conçue comme une science exacte par Newton à la fin du XVII^{ème} siècle et l'évolution consacre au point de vue scientifique et académique le profond renouvellement des structures politiques et sociales qui accompagne la Révolution de 1688 et la Déclaration des Droits de 1689 dans le pays.

Pour sa part, la physique de Newton ne sera introduite dans l'enseignement universitaire français qu'aux alentours de 1750. Encore cette introduction sera-t-elle limitée à cette époque à certains collèges parisiens. En France, la philosophie des Lumières qui inspire les penseurs du temps, est étrangère à l'institution universitaire soumise au pouvoir et il faudra la Révolution de 1789 pour que les sciences expérimentales constituent l'essentiel de l'enseignement supérieur dispensé par les grandes écoles qui devaient provisoirement remplacer les universités supprimées en 1793.

Quand Napoléon restaurera l'institution universitaire en 1808, il refusera

de la doter d'une mission scientifique précise et on devra attendre la fin du XIX^{ème} siècle pour que l'Université rénovée par la III^{ème} République française crée les laboratoires de recherche indispensables à l'enseignement supérieur. Cette rénovation répondait aux nécessités de la politique économique et sociale du régime soucieux de démocratiser l'enseignement et la vie publique du pays. Elle réussit dans l'ensemble à doter les universités françaises des structures susceptibles de favoriser la mission qui leur était impartie par les gouvernements successifs. Mais, si elle devait provoquer l'essor des sciences et des méthodes expérimentales positives dans l'enseignement supérieur, cette politique eut également des effets bénéfiques pour les sciences humaines et pour les sciences sociales. Grâce au positivisme, ces dernières accédèrent au statut scientifique qui est désormais le leur dans la plupart des disciplines enseignées à l'Université. Toutefois elles ne réussirent guère à dépasser au point de vue épistémologique les limites qu'elles avaient atteintes à la fin du XIX^{ème} siècle.

Il en est de même dans les autres pays occidentaux où l'institution universitaire a suivi une évolution identique à celle de la France. À l'exception des sciences exactes qui connaissent dans ces pays un essor comparable et même supérieur à celui de la France, les sciences humaines et sociales franchissent difficilement le cap d'un positivisme rationnel qui s'apparente au scientisme, c'est-à-dire au culte de la science en elle-même et par elle-même. Faute d'un environnement social susceptible de dépasser les contradictions qui marquent l'histoire du monde au XX^{ème} siècle, elles utilisent souvent encore une pratique déductive incompatible avec les méthodes inductives qu'ont adoptées les sciences expérimentales avec la philosophie des Lumières et les révolutions politiques et économiques de la fin du XVIII^{ème} siècle et du XIX^{ème} siècle.

Cette pratique assez traditionnelle, en dépit de l'introduction de la statistique et des méthodes mathématiques dans un certain nombre de disciplines, freine incontestablement les progrès de l'enseignement des sciences humaines et sociales dans nos sociétés modernes. L'économie politique elle-même n'échappe pas à cette crise. Mais celle-ci est plus profonde pour la philosophie et la psychologie. En fait, dans la pratique universitaire comme dans le message qu'elle destine au grand public avide de savoir, la philosophie est plus un témoin de la crise de la société qu'un remède aux maux de cette dernière. Il s'agit d'ailleurs, comme j'ai tenté de

le montrer, d'une constante historique. Dans les périodes de crise, l'enseignement universitaire des sciences humaines reflète les contradictions de la société, même quand sa réflexion est originale. Telle a été la mission depuis bientôt deux cents ans des doctrines successives qui ont retenu l'attention des générations universitaires et qui n'ont pas résisté à l'épreuve de l'expérience et des faits : l'hégélianisme, le marxisme, l'existentialisme ou la phénoménologie moderne, pour ne citer que quelques-unes d'entre elles.

Est-ce à dire pour autant que l'enseignement universitaire de la philosophie et des sciences humaines et sociales soit inutile ? Naturellement pas, puisqu'il est précisément un signe pour apprécier l'état de la société à un moment donné. Mais, il doit revêtir un caractère critique pour être rigoureusement formateur. C'est pourquoi, tout universitaire doit être convaincu que l'enseignement des sciences humaines et sociales, les méthodes qu'il utilise et l'interprétation qu'il donne de la société du temps sont le reflet du monde dans lequel il s'exprime. Si l'affirmation peut être appliquée aux sciences exactes ou dites exactes, elle est encore plus vraie pour les autres disciplines. À ce sujet, la théorie de la relativité générale, développée naguère par Albert Einstein pour la physique, rejoint le point de vue modeste de l'historien pour qui, quel que soit son objet, la science est une idéologie, c'est-à-dire une démarche cognitive fondée sur les contingences de temps et de lieu.

Pour dépasser ces contingences et comprendre leur caractère relatif, il faut insérer plus étroitement l'enseignement universitaires de la philosophie et des sciences humaines en général dans les activités économiques et sociales. Dans la plupart des pays, cette insertion est un fait accompli pour les disciplines commerciales, scientifiques et technologiques, où les institutions d'enseignement supérieur et de recherche travaillent sur contrats avec les entreprises publiques et privées et maîtrisent ainsi le marché de l'emploi. Le progrès des sciences suit de cette manière l'évolution de la production dans ses implications économiques et sociales. Mais les entreprises publiques et privées profitent à leur tour du capital scientifique et intellectuel qui est mis à leur disposition par l'Université. Cette symbiose entre le secteur économique et l'institution universitaire est conforme à l'évolution historique, qui a toujours montré qu'il existe un lien étroit entre les découvertes scientifiques et les progrès de la société.

Cependant le phénomène doit être élargi à l'ensemble des sciences humaines et sociales. Pour dépasser les contradictions que j'ai évoquées précédemment, l'enseignement de ces dernières doit intégrer plus correctement qu'il ne l'a fait la pratique économique et politique de la société moderne. Cette insertion, dira-t-on, est assez bien réalisée pour certaines disciplines comme l'économie, la psychologie ou la sociologie. Mais ce sont les sciences humaines traditionnelles comme l'histoire, la philosophie ou les lettres qu'il faut également renouveler et approfondir à cet égard. Tout en maintenant la haute formation intellectuelle, spirituelle et culturelle qu'elles dispensent et dont la réflexion gratuite est indispensable à nos sociétés modernes, elles doivent quitter l'abstraction pour l'abstraction ou l'érudition « pointilliste », dans lesquelles elles s'enferment volontiers, pour appréhender le passé et le présent dans toute sa complexité et le rendre plus intelligible aux hommes. La tâche est redoutable. Mais tel était bien le message que Platon et Aristote entendaient donner à leurs disciples.

Après tout, il nous est possible de rajeunir et d'enrichir ce message en revenant à la pratique de la dialectique fondée sur l'examen des faits passés et présents et excluant les sophismes abstraits. À cette dialectique indispensable aux débats historiques, philosophiques, politiques ou économiques, on joindra l'induction, c'est-à-dire la possibilité de grouper et de vérifier les données de l'expérience et de la raison pour en tirer les interprétations adéquates et les meilleures conclusions possibles au point de vue scientifique. Les deux méthodes d'ailleurs, la dialectique et l'induction, ont pu étroitement assurer le progrès scientifique des disciplines concernées, servir le développement économique et social, épanouir les étudiants et leur offrir des emplois nombreux sur le marché du travail qui appréciera leur culture et leur excellente formation intellectuelle. C'est dire que les sciences humaines et sociales peuvent surmonter le lourd handicap qu'elles rencontrent dans le public. Mais poser la question, c'est aussi la résoudre.